



I

On était au 28 juin 1864, minuit allait sonner, et les habitants des deux rives du Richelieu, fatigués par les rudes travaux de la journée, depuis longtemps voyageaient au pays des songes.

Quelques étrangers, des citadins en villégiature, se promenaient encore sur le bord de la rivière. C'était sans doute des rêveurs, des chasseurs de chimères qui, en regardant la lune se mirer dans l'eau, subissaient le charme enivrant de cette belle nuit parfumée et vaporeuse.

Là-bas, dans le détour, doublant la pointe qui avance dans la rivière, des lumières rouges et vertes apparaissent, et bientôt on distingue un petit bateau remorqueur qui s'avance rapidement, traînant à sa suite une barge chargée de grain.

Du côté de Belœil, une partie du pont du Grand-Tronc qui relie les deux rives se détache au-dessus d'un chenal, qu'on a creusé pour permettre à la navigation de continuer sa route vers le lac Champlain ; et cette lourde masse pivote sur elle-même à l'aide d'un mécanisme qu'un homme, préposé à cet effet, fait mouvoir.

Le petit bateau avançait toujours ; et avant de faire volte face pour engager la barge la première dans le chenal, il lança un coup de sifflet prolongé. A ce signal, le gardien du pont tournant sortit de sa guérite et fit tourner la pesante machine pour lui livrer passage.

La barge, que le remorqueur retenait quelque peu, entraînée par le courant très fort en cet endroit, descendait rapidement le chenal et allait atteindre l'ouverture, quand un train, lancé à toute vapeur, apparut du côté de Saint-Hilaire et s'engagea sur le pont. L'homme préposé à la garde des signaux et du pont tournant sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête, il agita sa lanterne désespérément, mais ce fut inutile.

Un sifflement de vapeur comprimée... puis un choc épouvantable... accompagné d'un bruit terrible, centuplé par l'écho... la terre trembla tout autour, et les habitants, à plus d'un mille de distance, furent réveillés en sursaut.

Un silence effrayant succéda... puis, des plaintes étouffées montèrent du gouffre béant... Ces plaintes augmentèrent d'intensité de minute en minute ; et bientôt des appels déchirants, semblables à des cris des victimes qu'on égorge, remplirent l'espace.

Hélas !... hécatombe épouvantable... treize voitures chargées d'émigrés Allemands venaient de s'engouffrer, à la suite de la lourde machine à vapeur, dans l'ouverture béante au-dessus du chenal ! La pauvre petite barge avait été coupée en deux par la chute du convoi, et le remorqueur s'était arrêté prêt à porter secours au premier appel.

De tous côtés, des gens arrivèrent sur les lieux du sinistre.

On forma un petit bataillon d'hommes de bonne volonté, qu'on arma de haches ; et ces hommes, commandés par le chef de gare du Grand-Tronc à Belœil, commencèrent le sauvetage des victimes. On enfonçait

les toitures des wagons à coups de haches et l'on arrachait, comme on pouvait, les pauvres gens. Dans les premières voitures, il y avait peu de morts, beaucoup de blessés et quelques-uns sains et saufs ; mais plus on avançait, plus il y avait de victimes ! Ce n'était plus que des cadavres, la tête broyée, la poitrine ouverte ; des blessés !... les jambes fracassées, prises sous des amas de fer et de bois. Ceux qui n'avaient pas perdu conscience de leur état demandaient qu'on les achevât pour mettre fin à leurs tortures...

Quand le soleil levant projeta ses premiers rayons sur cette scène de désolation, des rangées de cadavres s'alignaient sur la côte. Et plus loin, sous un hangar, un nombre encore plus grand de blessés, de mourants, glaçaient le cœur par le spectacle de leur malheur. Là, de pauvres petits enfants se roulaient en sanglotant sur le corps de leur mère mourante, l'appelaient en leur langage étranger. Et ces femmes ! qui achevaient de perdre leur sang par quelque horrible blessure, ouvraient leurs pauvres yeux à ces appels déchirants ; dans leur regard on pouvait lire tout ce qu'il y avait de déchirements dans leur cœur, à la pensée de quitter leurs enfants, dans un pays inconnu, seuls, sans personne pour s'occuper d'eux, pour les secourir. Plus loin, des époux se tenaient enlacés, et semblaient s'encourager mutuellement à bien mourir. Ça et là, on voyait des blessés se lever péniblement et se trainer vers quelque parent ou quelque ami qu'ils voulaient secourir. Et sur ces traits blafards, le sombre désespoir se montrait dans toute sa hideuse réalité.

Deux médecins des environs, aidés d'un interprète Allemand, jardinier chez le major Campbell, donnèrent les premiers soins aux blessés. Dans l'avant-midi, un train de secours venu de Montréal amena de nouveaux médecins et l'on procéda aux amputations. Si le lecteur veut avoir une idée de ce qui se passa alors, qu'il aille dans les hôpitaux, et qu'il assiste à quelque opération de ce genre ; ensuite, qu'il compare la situation du patient qu'il a sous les yeux, les moyens dont on dispose pour atténuer l'horreur de la triste besogne, avec celle de ces pauvres victimes qui, vu leur grand nombre, et la situation dans laquelle elles étaient placées, ne pouvaient bénéficier des ressources dont dispose la chirurgie dans des lieux spéciaux aménagés à cet effet ; et il verra la reproduction exacte de la triste boucherie.

* *

Quelques minutes avant la catastrophe, deux hommes, venant du chemin de ligne situé à quelques arpents du pont, descendaient vers le rivage. L'un de ces hommes se nommait Pierre Dumont, cultivateur de Saint-Ours. Il paraissait avoir atteint la cinquantaine ; de haute stature, le front intelligent, le regard franc et loyal, au premier coup d'œil, on reconnaissait en lui une de ces natures d'élite, qui quelle que soit la position obscure ou élevée qu'ils occupent dans la société, portent dignement le nom de Canadiens-français. L'autre, beaucoup plus jeune, grand lui aussi, joli garçon, était son fils, son Gérard.

Son père fondait sur lui ses plus belles espérances.

Gérard venait de sortir du collège après de brillants examens, et ses diplômes de bachelier en poche, il se préparait à l'étude du droit.

Le père Pierre, qui aimait à canoter, était venu de Saint-Ours à la rame, pour rendre visite à un de ses amis, qui demeurait dans le rang des trente, et son fils l'avait accompagné. Comme les deux amis ne s'étaient vus depuis longtemps, ils avaient beaucoup de choses à se dire, et le temps passa sans qu'on s'en aperçût ; de sorte qu'il était tard quand on songea à se séparer.

— Bah ! disait le vieux fermier à son fils. On sera toujours bien arrivé avant le jour, et la nuit est si belle, que c'est un vrai plaisir de se laisser glisser au fil de l'eau. Tu vas voir, fiston, gagne le large un peu.

Les deux hommes, assis au fond de leur légère embarcation, s'éloignèrent du rivage de quelques arpents, puis se laissèrent descendre à la dérive. Ils filaient rapidement vers le pont, et s'amusaient à regarder le petit remorqueur, ralentissant de toute la puissance de son hélice, pour empêcher la barge de descendre trop rapidement dans le chenal. Lorsque le convoi d'émigrés arriva à toute vapeur, et alla s'engouffrer dans l'ouverture béante.

Ils assistèrent terrifiés à la terrible catastrophe, et le courant les emportant toujours, ils allaient dépasser l'endroit où l'inexorable mort venait de faire une ample moisson, quand un objet flottant s'accrocha à leur embarcation.

Gérard, qui se trouvait à l'avant, se pencha, et saisit quelque chose de soyeux et de fin comme un écheveau de soie. Il tira ce quelque chose à lui et un corps émergea à la surface de l'eau.

— Quelque pauvre victime ! s'écria le vieux Pierre, et il aida son fils à placer le corps inerte dans l'embarcation. La malheureuse victime qu'on venait de repêcher était une toute jeune fille, de quinze ou seize ans, jolie comme un amour. Elle avait les traits fins et aristocratiques, et sa chevelure dorée entourait comme d'une auréole son front pâle, sur lequel coulait un mince filet de sang.

Le moment d'ahurissement passé, Gérard se pencha sur ce petit corps mignon, où la vie semblait éteinte, chercha la place du cœur, et s'écria :

— Ah ! père... père... elle n'est pas morte ! ! !

En effet, la pauvre enfant respirait encore. Le jeune homme appuya sa belle tête de vierge sur ses genoux, et trempant son mouchoir dans l'eau de la rivière, il lava le sang qui coulait d'une blessure faite à la naissance des cheveux ; après quelques instants, la jeune fille rouvrit les yeux, prononça des paroles dans un baragoin incompréhensible pour les deux hommes, puis sa tête retomba inerte sur les genoux de Gérard.

* *

Le canot glissait doucement sur l'onde calme, dans laquelle la lune, descendue à l'occident, ne se mirait plus. Et l'aurore s'étalait dans toute sa splendeur orientale à l'opposé du firmament, quand, à quelques arpents du rivage, une grande maison de pierre apparut, entourée d'arbres : on arrivait au terme du voyage.

Bientôt on aborda, à quelques arpents en deçà du village de Saint-Ours, dont on voyait le clocher émerger des vapeurs matinales ; Gérard portant la jeune fille dans ses bras et son père se dirigèrent vers la maison.

Toute la famille était déjà debout ; on était inquiet de leur absence prolongée. Aussitôt qu'elle les vit venir, une grande jeune fille, Blanche, la sœur de Gérard, courut vers eux.

— Mon Dieu ! petit frère, qu'est-ce que tu portes là, dans tes bras ?

— Une petite sœur pour toi, que nous avons trouvée dans la rivière.

Blanche n'en revenait pas, ce fut bien pis, quand on arriva à la maison, et que le jeune homme déposa l'enfant inconsciente, dans les bras de sa mère ; ce furent des exclamations à n'en plus finir.

La vieille Lucie, la servante, marmottait dans son coin, en surveillant sa marmite :